

« LITTÉRATURES HEROÏQUES SCANDINAVES »

La question qui se pose d'emblée avec un tel sujet est le problème de l'application de l'adjectif « héroïque » à une civilisation n'ayant pas du tout la même conception de l'héroïsme que les sociétés médiévales romanes, desquelles découle principalement notre conception moderne de l'héroïsme. Il est donc nécessaire de présenter la civilisation scandinave médiévale, et la littérature à laquelle elle a donné naissance, avant d'aborder plus précisément les sagas.

Les plus anciens manuscrits de textes scandinaves datent du XIII^e siècle, mais ceux-ci ont pu être composés beaucoup plus tôt. On connaît assez mal l'histoire des manuscrits, souvent incomplets, retrouvés par hasard, ou recomposés au XVII^e siècle à partir de différentes sources. Les renseignements sur les auteurs de ces manuscrits, les Scandinaves de la période médiévale, ne sont pas beaucoup plus nombreux. Ils sont évoqués par quelques sources latines : César en parle dans la *Guerre des Gaules*, mais ce sont des renseignements assez peu fiables, faussés par la visée auto-apologétique de l'œuvre ; de plus l'auteur confond complètement Celtes et Germains, comme le feront plus tard les romantiques français. Tacite dans sa *Germanie* est peut-être plus précis, mais là encore la description est orientée, car l'auteur cherche à ranimer les vieilles vertus romaines par la description des vertus guerrières germaniques. Parmi les sources médiévales occidentales, on trouve surtout Didon de Saint-Quentin. Les sources les plus fiables sont finalement celles des Scandinaves eux-mêmes : l'Islande était le conservatoire des lettres et des langues du Grand Nord. Le norrois, langue parlée et écrite dans l'Islande et la Norvège médiévale, est la langue de la plupart des manuscrits ; il reste peu de textes en vieux suédois ou vieux danois. Les *Lándmanabók*, ou « Livres de la Colonisation de l'Islande », rapportent comment, suite à l'unification de la Norvège sous le sceptre d'Harald, certains opposants politiques préférèrent quitter le pays et émigrer en Islande, découverte quelques années plus tôt.

L'*Althing*, le parlement des hommes libres (*bondí*) établi en 930, vote la conversion au christianisme, laquelle marque le passage à une littérature écrite. Ce sont souvent les clercs qui ont consigné par écrit la tradition littéraire orale, dont la plus vieille source est la poésie scaldique. Celle-ci est un exemple de virtuosité à la louange de grands personnages : elle comporte de très rigoureuses contraintes formelles et des systèmes complexes de métaphores. On ne peut évoquer la littérature islandaise sans présenter sa plus importante figure, l'écrivain et homme politique Snorri Sturluson. Il est l'auteur d'une des deux *Eddas*, celle dite « en prose », ouvrage de poésie scaldique qui avait pour ambition d'être une sorte de « manuel » à l'usage des scaldes. A cette fin l'auteur répertorie les métaphores et les images traditionnelles, et fournit des explications sur leur origine. Il passe ainsi en revue la plupart des mythes anciens, et cite en exemple d'autres poèmes scaldiques. Son *Edda* est une source d'information essentielle sur la poésie et les anciens mythes norrois. La dernière partie est une louange du *jarl* Skali, qui utilise tous les types de strophe connus. L'autre *Edda*, dite poétique, plus ancienne, est un recueil de textes pour moitié poétiques, pour l'autre héroïques, traitant surtout des exploits légendaires de Siegfried.

Les textes des sagas, composés pour l'essentiel au XIII^e siècle, ont été menacés de disparition, notamment du fait des dominations norvégienne puis danoise sur l'île, d'autant plus que la langue dans laquelle ils sont composés a été oubliée des autres

peuples nordiques. Au XIII^e siècle, Arnas Arnaeus, l'un des personnages que Laxness met en scène dans *La cloche d'Islande*, sauve les manuscrits qui brûlent dans l'incendie de sa bibliothèque et réécrit les parties détruites de mémoire. Il faut attendre les romantiques allemands, nostalgiques de leurs origines, pour que les sagas soient remises en lumière.

Les sagas semblent être les textes héroïques par excellence. Cependant, une double originalité les caractérise : elles sont composées en langue vulgaire, et en prose. Selon Olivier Gouchet, la saga est au « point de confluence d'un art de dire et d'une mentalité, une conception de l'homme dans le monde ». Les sagas mettent en scène des héros. Mais sont-ils héroïques ?

Il est nécessaire de partir du mode de vie des anciens Islandais pour comprendre ces récits qui les ont passionnés (les sagas étaient *lues* pendant les fêtes). La société islandaise ignorait la féodalité. Sans roi, ni pouvoir exécutif, elle était organisée autour de l'*althing*, l'assemblée des hommes libres qui élisait pour trois ans « l'homme qui récite la loi ». C'était une société de paysans avarés, dont la vie était rythmée par les procès les opposant, ainsi que par des vengeances meurtrières. Remarquons d'emblée que ces vengeances n'étaient pas héroïques mais pragmatiques : on fait du tort comme on peut à celui qui nous a offensé, et il est tout à fait admis de l'attaquer à quinze contre un. Outre les combats d'homme à homme, les Islandais placent leur fierté dans leur capacité à boire, dans des batailles de chevaux ou dans des duels verbaux. L'intelligence est valorisée : les anciens islandais auraient sans doute préféré Ulysse à Ajax. Les « hauts faits » tels que les conçoit l'épopée gréco-latine sont peu fréquents dans les sagas.

On rencontre cependant quelques exemples de grossissement héroïque, par exemple dans la *Saga d'Egill* (chap. 31), où le héros âgé de trois ans rejoint à cheval une fête à laquelle il n'était pas invité en raison de sa tendance à s'enivrer. Dans la *Saga d'Eriker le Rouge* (chap. 11), une femme enceinte fait fuir à elle seule une troupe d'indigènes de la baie d'Hudson en frappant ses seins dénudés du plat d'une épée. Cet exemple soulève la question de l'héroïsme au féminin. Les femmes islandaises n'avaient pas les mêmes droits que les hommes, mais elles pouvaient divorcer si elles estimaient que leur mari, par sa lâcheté, ne leur faisait pas honneur. Il existe des femmes héroïques dans les sagas et elles prennent parfois les armes pour venger leur mari.

Cependant, il faut analyser la conception qu'ont les Islandais de l'héroïsme en fonction de leur conception de l'existence. Réussir sa vie est pour un ancien islandais découvrir le talent particulier que le destin vous a accordé (ce peut être parler, courir vite, etc.). Chacun a une valeur bien définie. Il lui est nécessaire de faire reconnaître cette valeur, ce talent par les autres. L'héroïsme consiste alors en être pleinement soi-même, fidèle à soi-même et à l'image qu'on donne de soi, jusqu'au bout, sans concession, sans compromis, sans fléchissement, quoi qu'il en coûte, y compris la vie. Dans cette perspective, Skarphedinn, dans la saga de *Njall*, pourrait fournir un exemple de héros « parfait » (ce qui montre bien que l'intérêt des auteurs de sagas ne va ni à la bonté ni à la morale).

L'héroïsme dans les sagas consiste aussi à n'exprimer ni douleur ni sentiment. Les sagas se caractérisent par l'*understatement* : « ils s'aimaient beaucoup » peut désigner un amour passionné. On peut rattacher l'humour froid présent dans ces textes à cet impératif d'éviter l'émotion en entretenant une distance par rapport aux autres et à soi-même. La saga refuse l'emphase, aussi bien au niveau du traitement des personnages que du style, à l'opposé de l'amplification, l'une des caractéristiques du style élevé propre à l'épopée.

Le héros de saga est bien différent d'un Achille ou d'un Roland, entourés d'une aura de jeunesse et de force et morts au sommet de leur gloire. Grettir, dans la saga éponyme, voit certes sa valeur et sa force extraordinaire reconnues et appréciées, mais cet Hercule a peur du noir et est objet de pitié. Egill, ce fabuleux héros, auteur d'extraordinaires exploits dès l'âge de trois ans, devient un vieillard décrépît qui se tourne lui-même en dérision dans des strophes scaldiques.

En définitive, le jeu de l'intelligence plaît plus que l'héroïsme. Le héros de saga n'est jamais un fier-à-bras. Laxness a composé une *Saga des fierabras* où il ridiculise les héros traditionnels et marque sa désapprobation vis à vis de l'héroïsme.

ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

Hugur : mélanges d'histoire, de littérature et de mythologie, offerts à Régis Boyer, dir. Cl. Lecouteux et O. Gouchet. Paris, PUPS 1997. L'ouvrage présente une bibliographie quasi complète.

Sagas miniatures, trad. R. Boyer, Paris, Les Belles Lettres, 1999.

Sagas islandaises, éd. Régis Boyer, Gallimard [Pléiade], 1987. L'introduction fournit une étude approfondie, qui reprend et met à jour l'étude publiée en 1978 chez Payot par le même Boyer sous le titre *Les sagas islandaises*.

Torfi Tulinius, *La matière du Nord*, Paris, PUPS, 1995. L'ouvrage analyse le rapport de la saga à la fiction, surtout chez Snorri Sturluson et sa *Egils saga skallagrímssonar*.

Compte rendu rédigé par G. Lafitte et S. Proveni